

Un coin du Parnasse

Adolphe Brisson

Le poète¹ a toutes les raisons du monde d'attribuer aux chansons un pouvoir extraordinaire. C'est à elles qu'il dut en grande partie son premier succès électoral. Il avait de nombreux points de contact avec les habitants de la Haute-Saône, puisque sa famille a ses racines dans le pays et que lui-même y est né et y a passé son enfance. Mais il avait à terrasser un terrible adversaire, que soutenait la presse locale. Il comprit qu'il était perdu, s'il n'appelait à son secours une puissance surnaturelle, qui était la Muse. Il prit avec lui Marcel Legay, le compositeur virtuose, et quelques compagnons doués d'organes sonores ; et, six mois avant le scrutin, ils coururent les campagnes, chantant des couplets dont la plupart étaient imités des vieux refrains de France. Les villageois trouvèrent cette innovation de leur goût, ils eurent de la sympathie pour ce candidat qui usait d'un moyen étrange et mélodieux de gagner leurs suffrages. Son nom sortit de l'urne. Et aujourd'hui, quand M. Maurice Boukay retourne vers les fertiles plaines qu'il représente à la Chambre, il entend de loin les laboureurs entonner à plein gosier cette romance qu'il a composée à leur intention. Et cela lui chatouille agréablement le cœur :

Ohé ! mes bœufs ! Toujours ! encore
Ohé ! Grivel ! Ohé ! Goubeau !
Il fait clair et le temps est beau...
L'alouette éveille l'aurore !
Ohé ! mes bœufs, tirez, tirez...
Tirez le soc et labourez !

Voilà, sans doute, qui est édifiant. Mais, de ce que les paysans franc-comtois, sensibles au talent de M. Maurice Boukay, l'ont choisi pour mandataire, il ne s'ensuit pas nécessairement que leur âme se soit ennoblie et purifiée. Peut-être M. Maurice Boukay les a-t-il séduits par d'autres côtes de son individu, par les grâces de son visage, ou par la chaleur de son discours, ou, tout uniment, par la violence de ses opinions. Quelquefois, il n'en faut pas davantage... Ce cas particulier ne démontre pas absolument l'action de la chanson sur le peuple. Je voudrais que M. Maurice Boukay appuyât sa théorie de preuves plus péremptoires...

... Ces propos s'échangeaient tout en haut de Montmartre, à proximité du moulin de la Galette, au cinquième étage d'une maison où M. Boukay a construit son nid. Un coup frappé à la porte interrompit notre entretien. Et nous vîmes entrer un personnage qui n'était apparemment ni un banquier ni un marchand de pâtes alimentaires. Il portait une ample et longue redingote grise et un gilet de velours. Son chapeau, de forme géométrique, incliné sur la nuque, laissait à découvert un front puissamment modelé, où folâtraient des mèches vagabondes.

— Mon ami Marcel Legay, dit notre hôte.

Et se tournant vers moi :

— Je prépare un nouveau recueil de chansons que j'intitule les *Chansons rouges*. Marcel Legay qui en a écrit les mélodies va vous en donner l'audition. M. Marcel Legay, allégé de son couvre-chef, s'est assis devant le piano ; il lève vers le ciel son front éburnéen où perle

¹ Alfred Brisson parle ici du député et poète-chansonnier Maurice Boukay dont Marcel Legay a mis plusieurs poèmes en musique.

une goutte de rosée. Le poète a déposé devant lui un paquet d'épreuves. Le clavier frémit... Et je suis, d'une oreille attentive, le défilé des *Chansons rouges*.

Elles n'ont pas volé leur titre. Ce sont d'amères plaintes mêlées d'invectives. Une ouvrière tire l'aiguille et elle fait observer au patron à qui elle apporte un panier de linge que « ce ne sont pas ses toiles blanches qu'il usera, mais que c'est sa vie et ses nuits blanches qu'il brisera »... Viennent ensuite des morceaux obscurs et dont je ne puis pénétrer le sens symbolique. Et un tableau pathétique de la cité, où grouillent les misérables sans feu ni lieu...

Un seul lit, pour la famille.
Père, mère, fils et fille,
L'inceste croît et fourmille
Dans le lit de la cité.

La cité, c'est la matrice
A peine génératrice
Qu'elle est déjà corruptrice ;
Le sang coule en la cité.

Et maintenant, la voix rugissante de Marcel Legay évoque le Moulin-Rouge.
— Que mouds-tu? demande Marcel Legay au Moulin-Rouge.
Et le Moulin-Rouge de répondre :

Je mouds pour que les malheureux,
Les orphelins, les sans-caresses
Aient des hivers moins rigoureux
Près de leurs sœurs, les pécheresses.

Puis Marcel Legay prend le ton badin. Mais une flamme d'indignation colore sa raillerie. Il invective les ventres, vous m'entendez bien, les ventres bourgeois et capitalistes, ceux qu'a gonflés la sueur du peuple :

Salut aux ventres directeurs
Sur leurs ronds de cuirs protecteurs.

Et Il s'attendrit en songeant aux filles mères abandonnées qui portent en leurs ventres calamiteux « l'espoir des justices futures ». Ce cri de révolte monte et grossit à travers les pages : « Il reste une Bastille à prendre, dit un maçon à son jeune fils : c'est la bastille de la faim. » Cette idée s'exprime sous des formes sentencieuses : « Nul ne peut dire *mien* quand il faut dire *notre*, » parole évangélique et dont la conséquence est qu'il faut abolir la propriété. Enfin, Jésus paraît. Il se promène sur les confins de la Butte, entre le Sacré-Cœur et le Rat-Mort. Et il rencontre Madeleine, pauvre et vieillie, qui lui confie ses misères. Elle est obligée, pour vivre, d'immoler sa pudeur plusieurs fois par jour, et dans quelles tristes conditions ! Jésus l'interroge avec bonté :

Que n'allais-tu dans mes cloîtres fermés ?
— On n'y reçoit que des corps bien famés.
Que n'allais-tu prier dans mes églises ?
— Par les grandeurs toutes places sont prises.
Mais tes enfants que sont-ils devenus ?
— Pour la douleur partis sitôt venus !...
Le Christ se tut. Sous le haillon de laine
Jésus baisa les pieds de Madeleine.

M. Maurice Boukay écoute en souriant ces doléances, où se complait son âme chrétienne et vaguement anarchiste.

« Marcel Legay va vous chanter pour finir la *Chanson des Pieds devant*, qui est son triomphe. » Le musicien qui s'est échauffé commence :

Tu t'en iras, les pieds devant
Ainsi que tous ceux de ta race,
Grand homme qu'un souffle terrasse,
Comme le pauvre fou qui passe,
Et sous la lune, va rêvant
De beauté, de gloire éternelles,
Du ciel, cherché dans les prunelles,
Au rythme pur des villanelles...
Tu t'en iras, les pieds devant!..

A la bonne heure! « Nous sommes tous mortels! » Ce sont de ces vérités fondamentales qu'il n'est pas mauvais de répéter et sur lesquelles les prédicateurs ont, de tout temps, exercé leur éloquence. M. Marcel Legay y met une chaleur dont je lui fais mes sincères compliments. M. Maurice Boukay n'en est pas moins enthousiasmé.

« Avec Legay, s'écrie-t-il, je soulèverais Montmartre! »

Adolphe Brisson.

